

Nation et culture dans le *Discours à la nation européenne* de Julien Benda

Bernard DIETERLE
Université de Haute-Alsace

L'écrivain et essayiste Lucien Benda (1867 – 1956) est connu surtout pour son ouvrage *La Trahison des clercs*, paru en 1927 et réédité en 1946 avec une longue préface contenant des correctifs sur certains points, ouvrage pamphlétaire dans lequel il s'attaque de manière virulente à tous ceux – moralistes, intellectuels, scientifiques, écrivains, artistes, lettré, juristes, gens d'église – qui trahissent leur « mission », à savoir la défense des grandes valeurs éternelles telles la justice, la raison et la vérité, au profit de valeurs laïques ou pratiques, et généralement liées à des collectivités, telles les races, les nations, les classes sociales, voire les partis. Le clerc s'oppose en tout point à l'homme d'action, ne recherche jamais l'immédiat résultat pratique ; c'est un utopiste qui peut descendre dans l'arène politique mais au nom de principes généraux seulement – comme Benda le fit lui-même au moment de l'affaire Dreyfus.

La trahison des clercs

Ce livre pose les grandes bases de la pensée de Benda et le *Discours à la nation européenne* – que je me propose de commenter ici parce qu'il aborde bien des points cruciaux et peut tout à fait alimenter le débat sur l'autorité de l'Europe – est somme toute une application de sa pensée au problème spécifique de l'Europe, puisque Benda y reprend et retravaille ses thèses ultérieures sur les nations et le nationalisme, et toujours en pensant ces notions dans le cadre d'une dichotomie entre le monde germanique et le monde hellénistique. Cet intérêt pour le nationalisme avait déjà pris forme concrète en 1932, dans *L'Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être une nation*. Le *Discours à la nation européenne* paraît en décembre 1932, peu avant la prise de pouvoir par Hitler, qui est nommé chancelier le 30 janvier 1933. Il va de soit qu'avec entre autres la montée des fascismes et l'avènement de l'Union soviétique (1922) le contexte historique n'est pas favorable à l'idée européenne, et ce constat constitue du reste le point de départ de la réflexion de Benda.

La notion qui est au centre de ce pamphlet est celle de nation. Déjà dans *La Trahison des clercs* Benda dénonce avec vigueur les effets néfastes du nationalisme et du sentiment

national, qui, en se popularisant, devient vite orgueil national. Or « passion nationale¹ », phénomène de masse entretenu, voir attisé par les gens de lettres qui s'efforcent de mettre en valeur des spécificités culturelles nationales, est source d'affrontements militaires, surtout lorsqu'elle se double d'une passion politique. La « passion nationale » est à l'opposé des valeurs cléricales, parce qu'elle est une passion, et parce que son objet est la nation, i.e. une entité par définition égoïste, susceptible de générer de l'aveuglement pour les autres, du fanatisme et de l'agressivité. Le clerc nationaliste est aux yeux de Benda un symptôme du « cataclysme des notions morales² », et le nationalisme culturel (peinture française, musique allemande, littérature anglaise, architecture, cuisine, couture etc.) est, comme toute adulation du particularisme et comme toute exaltation du national, foncièrement négatif. À cela Benda oppose l'humanitarisme (au sens d'humanisme) qu'il distingue de l'Internationalisme, qui est, lui, transnational mais dans un sens restrictif, limité à certains groupes et à certains intérêts. Le cosmopolitisme ne vaut pas mieux (et je pense que le tourisme moderne serait pour lui du même acabit).

Les clercs, trahissant leur devoir, « ont exhorté les peuples à se sentir dans ce qui les fait *le plus distincts*, dans leurs poètes plutôt que dans leurs savants, dans leurs légendes plutôt que dans leurs philosophies, la poésie étant infiniment plus nationale, plus séparante, comme ils l'ont bien su voir, que les produits de la pure intelligence³ ». Dans l'histoire de la philosophie, la vénération du singulier, du distinct, de l'individuel est un apport des penseurs allemands, tandis que la religion métaphysique de l'universel est le legs de la Grèce ancienne, « en sorte qu'ici encore, et dans ce qu'il a de plus profond, l'enseignement des clercs modernes marque le triomphe des valeurs germaniques et la faillite de l'hellénisme »⁴.

En conclusion Benda voit dans la victoire de deux passions « réalistes » – la nationale et celle de classe, portées à un niveau sans précédents grâce au soutien des clercs – se dessiner une guerre effroyable soit entre les classes, soit entre les nations. Une grave menace pèse donc sur la civilisation, que Benda conçoit comme « primauté morale conférée au culte du spirituel et au sentiment de l'universel »⁵, et cette menace, présentée à l'âge grec par le monde asiatique, est à présent celle du monde germanique – non pas tant de l'État allemand que d'un

¹ Julien Benda, *La Trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1927, p. 105. Il existe une version digitalisée de la réédition Grasset 2003 sous http://classiques.uqac.ca/classiques/benda_julien/trahison_des_clercs/trahison_des_clercs.html (la pagination ne coïncide cependant pas avec l'édition de 1927 à laquelle je me réfère).

² *Ibid.*, p. 139.

³ *Ibid.*, p. 160.

⁴ *Ibid.*, p. 175.

⁵ *Ibid.*, p. 255.

mode de pensée que Benda nomme germanique. Pour contrer ce danger, un seul remède semble possible: celui de l'Europe, et ça sera là l'objet du *Discours à la nation européenne*.

La Nation européenne et le modèle de Fichte

La nation européenne était bien évidemment une entité inexistante en 1932. Seule existait la Société des Nations, créée en 1919, mais que son initiateur, le président Wilson, avait conçu comme « general association of nations⁶ » et dont le but en tant que *société* ou *league of nations* était de prévenir des conflits par l'intermédiaire d'un organisme de discussion et de négociation, et non pas de proposer un antidote au nationalisme. De surcroît le périmètre de cette société était mondial et plus de la moitié des pays membres n'étaient pas européens. Or Benda mise sur l'Europe. L'expression qu'il utilise pour ce faire – la nation européenne – est à dessein paradoxale, voire provocante. Il retourne le terme contre sa signification traditionnelle (celle du 19e s.) et lui confère une nouvelle perspective historique. Il l'emploie aussi afin de se situer et de situer son argumentation historique et morale face à un paradigme, celui de la constitution de la nation allemande. Le titre fait en effet explicitement référence aux *Discours à la nation allemande (Reden an die deutsche Nation)* du philosophe Johann Gottlieb Fichte. Ces discours étaient à l'origine un cycle de conférences données par Fichte à Berlin à partir de décembre 1807, c'est-à-dire du temps de l'occupation de la Berlin et de la Prusse par les troupes napoléoniennes (octobre 1806). Ils furent publiés en 1808 (Benda les a lus dans la traduction de Jacques Molitor de 1923). Ils constituent un développement du *Caractère de l'époque actuelle (Grundzüge des gegenwärtigen Zeitalters)*, série de 17 cours publiés en 1806, que Benda ne semble pas connaître et dans lequel Fichte développe sa philosophie de l'histoire, basée sur une évolution de la non-liberté à la liberté en concordance avec la transformation du sujet en citoyen et du développement de l'état. Les 14 *Discours à la nation allemande* abordent entre autres, et de manière fort différenciée, des questions d'éducation, car l'éducation « nationale » (*nationale Bildung*) constitue pour Fichte le fondement de la *formation* de la nation, il s'agit de former tout à la fois un individu mature, raisonnable et libre, un citoyen et un patriote. Fichte s'applique surtout à légitimer philosophiquement la future constitution d'une nation allemande (après la récente dissolution, en 1806, du Saint Empire romain germanique) et ce dans le cadre de la domination napoléonienne en Europe et donc de la résistance à l'occupant français, ce qui explique le caractère parfois nettement belliciste de ces *Discours*. L'affirmation d'une possible cohésion

⁶ Cf. les « 14 points » de Woodrow Wilson : http://en.wikipedia.org/wiki/Fourteen_Points.

nationale fondée sur la conscience et l'identité allemandes va de pair avec le rejet de tout ce qui est perçu comme non germanique, voire comme antigermanique. La langue allemande – conçue de manière essentialiste – est du reste un des critères décisifs pour se distinguer de l'étranger – de l'esprit (*Geist*) étranger – et en particulier de l'esprit français. Fichte emploie toute sa sagacité à démontrer l'union indissociable des notions de patrie, de peuple, de communauté et de nation allemande, le tout devant être porté par un sentiment d'amour⁷.

De cet important texte sur la nation et le nationalisme – que les nationalistes et nationaux-socialistes allemands ont réduit à quelques maximes rigides – Benda emprunte principalement deux choses: un geste stylistique et la notion d'éducation. Benda, comme Fichte, s'adresse en effet à son auditoire à la seconde personne du pluriel, il interpelle directement son lecteur. Et il interpelle ce lectorat comme autant d'« éducateurs », partant du principe fichtien qu'une nation suppose des citoyens dûment « éduqués », formés, émancipés (Fichte a des convictions libérales) et qu'il s'agit donc de convaincre en premier lieu les éducateurs (les clercs, aussi bien). Cependant Fichte, à travers l'auditoire de ses cours et surtout à travers leur diffusion écrite s'adresse à tous les Allemands, et la constitution d'un large lectorat national est même comme un premier pas vers la constitution de la nation. Benda, quant à lui, s'adresse explicitement – mais c'est évidemment aussi un procédé rhétorique – au groupe restreint des « éducateurs », i.e. ceux qui ont à charge d'accomplir une révolution dans « l'ordre intellectuel et moral⁸ » et à qui il s'agit de donner des lignes de conduites.

Pour bien signifier l'importance du système de valeurs morales, Benda fait d'emblée référence à Fichte: « L'Europe se fera, ici, comme s'est faite la nation. Celle-ci n'a pas été un simple groupement d'intérêts matériels. Elle n'a vraiment existé que le jour où elle a possédé un système de valeurs approprié à sa nature, le jour où, au XIX^e siècle, s'est constituée une morale nationaliste. Ce n'est pas le *Zollverein* (union douanière) qui a fait l'Allemagne, ce sont les *Discours à la nation allemande* de Fichte, ce sont les professeurs de morale qui en sont issus⁹. » Cette affirmation est au demeurant discutable, étant donné l'importance qu'eut l'union douanière pour le processus d'unification de l'Allemagne au XIX^e siècle, et nous savons que la Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA, 1950, présidée entre autres par un certain Jean Monnet) et la Communauté Économique Européenne (1957) ont joué un rôle décisif pour l'Union européenne. En 1841 Victor Hugo, ardent défenseur de

⁷ Johann Gottlieb Fichte, *Reden an die deutsche Nation*. Hamburg, éd. Felix Meiner, 2008, p. 143.

⁸ *Ibid.*, p. 14.

⁹ Julien Benda, *Discours à la nation européenne*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1992, p. 15.

l'idée européenne, affirmait dans la conclusion de son ouvrage sur le Rhin: « Ce que l'établissement des départements a fait pour la France, l'union des douanes le fait pour l'Allemagne ; elle lui donne l'unité¹⁰. » Mais l'important est de voir que Benda prend résolument fait et cause pour une Europe régie par un idéal, par un système de valeurs morales dans le sillage philosophique de celui que Fichte proposa aux Allemands en 1807-1808, avec cette différence fondamentale qu'il veut appliquer le projet fichtéen à un objet non national, voire proprement antinationaliste : l'Europe.

Cohésion nationale ou supranationale ?

Dans le second chapitre, Benda passe en revue les principales tentatives d'unification de l'Europe (de Justinien à Napoléon) et s'applique à repérer des moments d'unification qu'il désigne par « mouvements¹¹ », ainsi par exemple les croisades, la lutte contre les Normands, contre les Mongols, sur un autre plan les divers luttes contre les formes de pouvoir absolu, les révolutions, mais aussi les institutions religieuses transnationales, les universités, tout un ensemble qui donne à l'Europe une « physionomie homogène¹² » sans pour autant faire surgir l'idée de l'Europe, parce que pour Benda une idée ne peut voir le jour que si l'idée à laquelle elle s'oppose logiquement a épuisé ses possibilités, c'est-à-dire débouche sur une aporie historique et demande à être dépassée (c'est l'*Aufhebung* hégélienne). Or il aura fallu la Grande guerre pour en arriver à ce stade, pour rendre évident que la désunion européenne, cette « volonté des européens « de ne pas faire l'Europe¹³ », volonté qui culmine dans les nationalismes du XIX^e siècle, que cette absence d'une véritable « idée de l'Europe¹⁴ » conduisait historiquement à la catastrophe¹⁵.

Cette idée ne s'impose pas d'elle-même, seule une révision des jugements, un renversement de bien des conceptions sous la conduite d'éducateurs éclairés et convaincus permettra de construire une « supranation¹⁶ ». De même que l'amour pour la nation s'est superposé à l'attachement pour une contrée natale ou une région, l'amour pour l'Europe doit

¹⁰ Victor Hugo, *Le Rhin*, in: Voyages, Laffont, coll. « Bouquins », 1989, p. 405. Ce texte, qui se réfère à la crise du Rhin de 1840, est un grand plaidoyer pro-européen sur la base d'une entente franco-germanique. Mais Hugo voyait déjà la confédération germanique mise en place par Napoléon comme « microcosme de l'Europe » (*Le Rhin*, p. 414) Renan, lui, pensait comme Benda qu'un « Zollverein n'est pas une patrie » (Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?* Paris, Mille et une nuits / Fayard, 1997, p. 28).

¹¹ Julien Benda, *Discours à la nation européenne*, *op. cit.*, p. 30.

¹² *Ibid.*, p. 30.

¹³ *Ibid.*, p. 34.

¹⁴ *Ibid.*, p. 32.

¹⁵ Cette analyse sous-estime, me semble-t-il, la volonté européenne telle qu'elle s'est articulée dans l'idée de la « République des lettres » (est-ce parce que le Christianisme n'y joue pas un rôle prépondérant ?)

¹⁶ Julien Benda, *Discours à la nation européenne*, *op. cit.*, p. 40.

se superposer à celui qu'on éprouve pour une nation singulière, ce qui suppose un détachement du sensible (un paysage, une langue, tout un ensemble de données tangibles) au profit du spirituel – et nous allons voir que cette dichotomie entre le concret et l'abstrait constitue la ligne directrice de la pensée de Benda¹⁷. L'incorporation parfaite de cet idéal est Érasme, homme de pensée, théologien et philosophe, qualifié de grand « héros de l'idée européenne¹⁸ ».

Un facteur de division que déplore Benda est celui dû à l'abandon du latin par les intellectuels, et surtout par les littérateurs, au profit des langues nationales (et de manière générale l'éclosion et l'étude des littératures nationales est liée au siècle des nationalismes). Benda formule ici une opinion ouvertement paradoxale et refuse toute apologie de la diversité culturelle comme argument en faveur de l'Europe, pour lui l'unité du monde de l'esprit nécessite une langue unique (le latin) pour se s'épanouir. Or la littérature ne fait pas vraiment partie du monde de l'esprit, les œuvres littéraires « sont des expressions de la sensibilité humaine plus que de l'intelligence¹⁹ » et faire l'Europe suppose de placer « résolument les œuvres de l'intelligence au-dessus de celles de la sensibilité²⁰ » : « L'Europe sera plus scientifique que littéraire, plus intellectuelle qu'artistique, plus philosophique que pittoresque²¹ ». Ce parti pris, qui revient à miser sur la pensée rationnelle et sur l'esprit de sérieux, est fondamental pour Benda. Il ne signifie pas une condamnation sans appel de la littérature, car Benda, en opérant une nette distinction entre le contenu spirituel ou intellectuel d'une œuvre et son langage ou sa forme accidentelle pense qu'une grande œuvre n'est pas dépendante de sa langue pour exister et agir, et, sans adhérer à cette dichotomie rationaliste entre forme ou langue et contenu, et n'en déplaise aux puristes littéraires, les textes sont bel et bien traduisibles et peuvent constituer un patrimoine européen grâce à leur adaptabilité linguistique et générique.²² Cette importante thèse de Benda ne vise pas la diversité culturelle en soi, mais la haute estime dans laquelle elle est tenue par les « clercs » et dans laquelle il perçoit un germe de nationalisme. La volonté d'union exige des sacrifices, et en tout cas des remises en questions fondamentales, et cette priorité accordée par Benda aux registres intellectuels, philosophiques et scientifiques est certainement une exigence de poids. La

¹⁷ Elle explique aussi sa défense du Saint-Empire romain germanique dans lequel il voit *l'idée* du christianisme à l'œuvre.

¹⁸ Julien Benda, *Discours à la nation européenne*, *op. cit.*, p. 47.

¹⁹ *Ibid.*, p. 49.

²⁰ *Ibid.*, p. 50.

²¹ *Ibid.*, p. 51.

²² La lecture en langue originale, certes préférable pour bien des raisons, est la condition *sine qua non* de toute travail philologique, mais que serait notre culture sans l'immense apport des traductions et des adaptations !

dichotomie radicale qu'il établit entre intelligence et sensibilité fait qu'il se méfie aussi foncièrement de la phénoménologie et de toute approche cognitive basée sur les sensations et l'attention portée au concret (cf. Bachelard). Benda plaide pour les pures idées, pour le détachement du souci de soi (du moi et du toi) au profit du « lui », ce « lui » étant conçu comme un dépassement des altérités. Or seul l'esprit scientifique est, selon Benda, propice à un tel dépassement et permet de surmonter la catégorie de l'autre par celle du même, la catégorie du plusieurs par celle de l'un²³.

Sur le plan de l'éducation, il préconise les humanités. Point donc d'éducation nationale au sens fichtéen du terme, mais le culte du Beau et du Bien dans le sillage des Anciens. Son projet se réclame de l'utopie humaniste, il s'agit de rétablir une culture au gréco-latine reposant sur des valeurs éternelles, universelles et susceptibles pour cette raison d'effacer les différences. Cela exige par ailleurs un « désarmement intellectuel²⁴ », à savoir une attention particulière concernant nos tendances nationales, nationalistes, même dans des points de détails. Car – et ceci était crucial en 1932 – nous sommes par la force des choses dans le national, mais devons nous efforcer de penser dans le non national (ou dans l'universel).

L'affirmation d'une équivalence entre l'esprit européen et la pensée universelle est certes euro- et ethnocentriste, mais historiquement, cela n'importe pas grandement, ce qui est significatif, c'est que seule la sphère de l'intellect rentre en ligne de compte. On pourrait presque affirmer que les frontières et les passeports peuvent subsister si l'Europe est dans les têtes et si l'on se désintéresse des nations. Benda le dit clairement : « il n'y a pas d'*Être européen*²⁵. » Autant dire : tout est affaire de conscience. Se désintéresser des nations, aux alentours des années trente, c'est à l'évidence une injonction radicale, et l'engagement pour le supranational (Benda parle du « supernational ») suppose une conviction antinationaliste profondément ancrée.

Langue européenne

Le chapitre VII du *Discours* est consacré à un point lui aussi crucial : « Quelle sera la langue supranationale ? ». Selon le modèle d'une nation européenne se superposant aux entités nationales existantes, Benda exige une langue commune se superposant aux autres, et propose le français. Un tel gallocentrisme fait sourire aujourd'hui, mais se comprend aisément pour trois raisons : premièrement l'autorité de la langue française en tant que langue

²³ Julien Benda, *Discours à la nation européenne*, op. cit., p. 54.

²⁴ *Ibid.*, p. 65.

²⁵ *Ibid.*, p. 67.

internationale et langue de culture était encore intacte vers 1930. Deuxièmement, la conception linguistique de Benda – qui est grosso modo celle des XVII^e-XVIII^e siècles, dont le point culminant est le discours d'Antoine de Rivarol sur *l'Universalité de la langue française* (1783) – se base sur l'affirmation de l'éminente rationalité du français²⁶. Il ne s'agit pas de discuter cette position, mais de voir comment elle joue dans l'argumentation, car troisièmement, la langue française permet à Benda de reprendre son discours contre le nationalisme allemand, puisque ce sont surtout les Allemands qui ont fait le procès de la « clarté française » depuis la seconde moitié du XVIII^e – au profit de leur langue nationale. Comme toutes les thèses de Benda, celle-ci est à l'emporte-pièce (ce qui est normal dans un pamphlet) et passe sous silence le fait que ce refus germanique de la culture française s'inscrivait dans un combat à motivation sociopolitique contre la noblesse allemande et sa culture de cour modelée sur celle de l'absolutisme français, et de surcroît qu'on lutte contre la France aussi, et parfois surtout, au nom de l'Antiquité d'une part (Winckelmann) et de Shakespeare d'autre part, c'est-à-dire précisément au nom d'auteurs et d'œuvres canoniques à valeur supranationale, i.e. au nom d'une culture européenne²⁷ ! Benda emprunte ici un raccourci qui fait l'impasse sur ce qu'il prône par ailleurs, à savoir la dimension humaniste des conceptions culturelles défendues entre autres par Winckelmann, Schiller, les frères Humboldt et Goethe. Ce procédé réducteur fragilise évidemment son propos, mais sa thèse n'en reste pas moins cohérente et digne d'intérêt : si l'Europe signifie la priorité absolue accordée à la rationalité et à l'objectivité de type scientifique, si elle signifie la restauration de l'estime suprême pour « la partie rationnelle de l'homme²⁸ », alors le français, considéré par beaucoup comme langue cartésienne et langue de la rationalité, s'offre tout naturellement comme langue commune européenne et instrument de la réconciliation ou, ainsi que Benda le dira plus tard, comme « terrain d'entente et de rencontre²⁹ ».

Rationalisme européen

La langue française vient ainsi flanquer le combat européiste qui est dirigé aussi bien contre le nationalisme que contre l'irrationnel, cet irrationnel dont la vénération paraît

²⁶ Dans *Le Rhin*, Hugo reprend le flambeau en affirmant la prédominance et l'universalité de la littérature française.

²⁷ Les romantiques allemands canonisent Dante, Cervantès, Calderon, Gozzi, etc. Goethe parle de « Weltliteratur ». C'est à partir des guerres napoléoniennes que de forts accents nationalistes se feront entendre.

²⁸ Julien Benda, *Discours à la nation européenne*, op. cit., p. 81.

²⁹ Julien Benda, « L'esprit européen », in : Julien Benda et alii, *Textes in-extenso des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres internationales de Genève 1946, Neuchâtel, Ed. de la Baconnière, 1947*, p. 23.

hautement suspecte et dangereuse à Benda³⁰. Défendre la langue française, c'est défendre l'esprit d'examen, de critique, c'est défendre clarté au sens d'esprit apollinien, esprit « purement compréhensif », « purement ordonnateur³¹ », qui ne cherche pas à inventer, créer et être original (i.e. à se distinguer des autres, à mépriser la tradition, à privilégier la rupture, etc.) mais s'efforce de *comprendre* et ainsi d'unifier le monde, bref de créer un ordre harmonieux, un cosmos³².

Le refus de la catégorie de l'invention va de pair avec la renonciation aux catégories du « dépassement », de conquête, d'accroissement, de lutte, de force que Benda considère comme « militaires³³ ». L'Europe exige en toute chose la modération et seul le retour vers un idéalisme platonicien peut réaliser cette aspiration. C'est l'occasion pour Benda de répéter sa méfiance à l'égard des artistes (dont Platon, lui non plus, ne voulait pas dans sa cité) qui ne sont « sensibles qu'au déterminé, au particulier, au différent³⁴ » et hostiles par essence aux réalités abstraites. L'artiste est individualiste, pittoresque, provincial, empêtré dans le concret, inaccessible à l'idée supranationale. Même méfiance à l'endroit de tous ceux qui recherchent l'émotion, la sensation forte, qui prisent le sublime (au sens esthétique du terme). *Idem* pour les « moralistes de l'héroïsme³⁵ », dont Fichte est un parangon, et auxquels Benda oppose l'héroïsme de la sagesse et de la tempérance. Il désigne par la suite d'autres ennemis de ce qu'il nomme l'europanisme³⁶ : la bourgeoisie, à cause de sa lutte pour le pouvoir et son recours à la menace de guerre pour asseoir son autorité en intimidant les classes populaires, un certain catholicisme, bref tout un ensemble de tendances et de valeurs artistiques, morales, sociales et métaphysique allant à l'encontre de l'Europe, à l'encontre de la formation d'une « âme européenne³⁷ », qui serait capable d'amortir (c'est le verbe qu'il emploie) les âmes nationales, ou aussi bien, les passions nationales. Car le nationalisme relève de la passion. Il a deux versants : le communautaire (on forme une communauté avec des semblables) et son contraire : l'exclusion des non semblables. Le premier versant consiste à surmonter son égoïsme au profit d'un groupe, le second à récupérer cet égoïsme au nom du groupe³⁸. Benda

³⁰ Il n'évoque pas le surréalisme, mais il est difficile d'imaginer que ce mouvement ait eu ses faveurs ! Sa prise en compte aurait cependant nécessité une mise en question du rapprochement entre idéologie nationaliste et propension à l'irrationnel, puisque le surréalisme, par essence anticartésien, était farouchement antinational (les surréalistes, tout comme Benda, détestaient par exemple Barrès).

³¹ Julien Benda, *Discours à la nation européenne*, *op. cit.*, p. 85.

³² *Ibid.*, p. 87.

³³ *Ibid.*, p. 92.

³⁴ *Ibid.*, p. 100.

³⁵ *Ibid.*, p. 103.

³⁶ *Ibid.*, p. 104.

³⁷ *Ibid.*, p. 116.

³⁸ Benda n'utilise pas le terme d'identification.

prend ici ses distances face à Renan qui, en 1869, dans *Qu'est-ce qu'une nation ?* souligne surtout le côté plébiscitaire et volontaire de la nation. Benda, qui a souligné cet aspect dans son *Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être une nation*, insiste maintenant sur le fait que la nation est objet de passion, et que l'amour pour le groupe s'accompagne de la haine pour les autres. La passion nationale est exclusive, la fraternisation a pour versant la xénophobie, la haine de l'étranger³⁹. Cette différence est aussi, et peut-être surtout, due à la nouvelle situation historique, qui est caractérisée par l'avènement de la nation « totalitaire »⁴⁰.

En 1946, aux Rencontres Internationales de Genève, Benda tint une conférence sur *L'esprit européen* dans laquelle il reprend les trois axes forts de sa pensée :

« 1. Une réforme profonde – exactement un renversement des valeurs – dans l'enseignement de l'histoire ;

2. Une campagne en faveur d'une langue européenne se superposant aux langues nationales ;

3. Une préséance conférée à la science, qui est universelle, sur la littérature, qui est locale ; à la partie intellectuelle de l'homme sur sa partie émotionnelle ; à la raison sur le sentiment, voire, dans un sens que nous préciserons, sur l'art⁴¹. »

Cela confirme qu'il ne propose pas une idée ou une conception spécifique de l'Europe en tant qu'entité politique, mais conçoit l'« européenisme » (d'autres auteurs parle d'« européisme ») comme règne des idées, de la raison et de l'intellect. Ce qui fait autorité est en somme est une conception morale et philosophique, d'où le rôle fondamental dévolu aux éducateurs (et non aux artistes ou aux auteurs). Les clercs jouent donc un rôle clé, mais ont aussi la plus grande responsabilité en cas d'échec.

L'Europe se fait dans les têtes, dans les consciences. Bien qu'argumentant dans un contexte fort différent, la position de Benda recoupe celle de Husserl telle que celui-ci la formula en 1935 dans sa conférence sur la *Crise de l'être européen et la philosophie (Die Krisis des europäischen Menschentums und die Philosophie)*. Lui aussi place l'Europe sous l'autorité d'une conception de l'homme qui a vu le jour en Grèce et dans laquelle tout à la fois le savoir, la science ou l'esprit scientifique (*Wissenschaftlichkeit*), la raison, la critique et la

³⁹ Il est étrange que Benda, lui-même d'origine juive et ancien dreyfusard, n'évoque en aucun moment l'antisémitisme.

⁴⁰ Julien Benda, *Discours à la nation européenne*, op. cit., p. 122.

⁴¹ Julien Benda, « L'esprit européen », op. cit., p. 22.

théorie ou l'approche théorique et critique du réel ont contribué au surgissement d'un être-au-monde et d'une humanité (*Menschentum*) spécifiquement européenne qui s'est développée et a pris véritablement forme dans la culture (*Bildung*). Le texte de Husserl, bien qu'étant d'une facture toute différente de celle du *Discours* de Benda, me semble recouper la position de celui-ci dans la mesure où il conçoit l'Europe comme silhouette spirituelle ou formation de l'esprit (*geistige Gestalt*) modelée par la philosophie grecque⁴².

L'ouvrage de Benda se termine sur une remarque importante à partir d'une probable objection. Passer d'une unité à une autre dont la périphérie serait plus large (comme on l'a fait en passant de la province à la Nation), passer de la nation traditionnelle à la nation européenne, n'est-ce pas simplement déplacer le problème d'un cran ? Non, rétorque Benda, si l'on ne vise pas la souveraineté européenne, mais exhorte les gens à considérer la frontière européenne comme provisoire, comme étape vers des entités plus larges. Renan avait du reste envisagé la même chose pour la nation lorsqu'il écrivait qu'une confédération européenne remplacerait sans doute bientôt les nations⁴³. L'élargissement est ainsi au cœur même de la conception de Benda, elle seule garantit l'établissement d'une nation sans nationalisme, d'une nation s'élevant sur la négation du concept même de nation.

⁴² Husserl, E., *Die Krisis des europäischen Menschentums und die Philosophie*, Weinheim, Beltz Athenäum, 1995, p. 25

⁴³ Ernest Renan, *op. cit.*, p. 33.

Bibliographie

BENDA, Julien, *La Trahison des clercs*, Paris, Grasset 1927.

BENDA, Julien, *Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être une nation*, Paris, Gallimard, 1932.

BENDA, Julien, *Discours à la nation européenne*, Paris, Gallimard (Folio/essai), 1992.

BENDA, Julien, « L'esprit européen », in : BENDA et alii, Textes in-extenso des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres internationales de Genève 1946, Neuchâtel, Ed. de la Baconnière, 1947, p. 9-36.

BOBBIO, Norberto, *Il dubbio e la scelta. Intellettuali e potere nelle società contemporanea*, Rome, 1993.

CHABOT, Jean-Luc, *Aux origines intellectuelles de l'Union européenne : l'idée d'Europe unie de 1919 à 1939*, Grenoble, PUG, 2005.

COMPAGNON, Antoine, *Les Antimodernes : de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Gallimard, 2005.

FICHTE, Johann Gottlieb, *Reden an die deutsche Nation*. Hambourg, Ed. Felix Meiner 2008.

HERBRAND, Ricarda D., « Zwischen Kosmopolitismus und Nationalismus - Johann Gottlieb Fichte », in: *Tabula rasa. Jenenser Zeitschrift für kritisches Denken*, No 28, avril 2007. (<http://www.tabvlarasa.de/28/Herbrand.php>)

HUSSERL, Edmund, *Die Krisis des europäischen Menschentums und die Philosophie*, Weinheim, Beltz Athenäum, 1995.

MÜNKLER, Herfried, « “Wer sterben kann, wer will den zwingen” – Fichte als Philosoph des Krieges », in : KUNISCH / MÜNKLER (eds), *Die Wiedergeburt des Krieges aus dem Geist der Revolution*, Berlin, Duncker & Humblot, 1999, p. 240-259.

RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Mille et une nuits / Fayard 1997.

WINOCK, Michel, *Le Siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, « Essais », 1997.